



La relation entre l'observateur, le narrateur et le « lecteur » permet de développer une poétique de la visualité où la mise en scène du regard importe car il est une possibilité de construction de la réalité au moyen de l'œil « physique », du regard intérieur, du regard de l'autre ou d'accessoires magiques (miroir ou colonne, par exemple). C'est ainsi que dans les contributions sont abordées la relation entre le fait de voir et celui de « faire l'expérience de », les nuances entre voir et comprendre : il importe de saisir ce qui est vu, de l'interpréter correctement dans ces jeux de dissimulation et d'ostentation. Se pose alors la question de l'évidence et des limites de la perception visuelle qui exige un décodage précis.

Ceci ne vaut pas uniquement pour la littérature courtoise, mais aussi pour les textes religieux dans lesquels on prend en considération non seulement ce qui est ou a été vu, mais aussi par qui, comment et pourquoi. Voir véritablement exige des compétences particulières, notamment dans le cadre des visions ou des révélations, d'où l'importance des yeux « intérieurs », du regard du cœur, aptes à décoder l'apparence parfois trompeuse ou révéler des vérités. Là apparaissent aussi la difficulté d'exprimer l'ineffable ou le non-visible, voire l'invisible, et l'importance de la relation entre voir et croire : faut-il voir pour croire ? Les motifs de la cécité et de sa guérison, du spectaculaire et du miraculeux permettent d'aborder cette question et une fois de plus d'insister sur la tension entre voir et comprendre / saisir, entre apparence et sens / vérité, entre réalité et imagination qui peuvent s'exclure comme se compléter. C'est pourquoi sont étudiées les diverses façons de voir et de donner à voir et comprendre (par l'image, la description ou la représentation théâtrale, par exemple).

Cet ouvrage trop dense pour être résumé offre un large panorama des différentes formes de perceptions visuelles, couvrant le visible comme l'invisible, et des diverses façons de les communiquer, de mettre en scène le voir et la visibilité, la vue au sens large et toutes ses potentialités narratives.

Florence BAYARD

**Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter. Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge**, éd. Gisela NAEGLE, Munich, Oldenbourg, 2012 ; 1 vol., 424 p. (*Pariser Historische Studien*, 98). ISBN : 978-3-486-70481-5. Prix : € 44,80.

Actes d'un colloque organisé par G. Naegle à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris, les 11 et 12 janvier 2010, cet ouvrage se consacre à un thème phare de l'historiographie médiévale de ces dernières années, celui de la guerre et de la paix, et surtout des relations, voire de l'imbrication extrême de ces deux concepts dans la pensée et la réalité du Moyen Âge. Ici, l'É., spécialiste bien connue du politique en France et dans l'Empire, a choisi de restreindre le champ de l'enquête à la période qu'elle connaît le mieux, le bas Moyen Âge, et ce en tâchant de remplir deux missions : 1. développer tout au long du volume un point de vue comparatiste entre des études de cas mobilisant des méthodes différentes ; 2. contribuer aux rapprochements des historiographies allemandes et françaises (*Introduction*, p. 9–48). D'emblée, reconnaissons que sur ces deux points l'ouvrage est une réussite. Celui-ci se divise, tout d'abord, en trois grandes part. (*Chercher la paix et se défendre ; Négocier et faire la paix ; Penser la paix ou faire la guerre ?*) qui sont autant de modalités d'articulation et, donc, de comparaison entre les deux concepts. Ensuite, les conclusions du volume (P. Monnet, p. 357–372), fort denses, mettent systématiquement en perspective l'ensemble des

contributions les unes par rapport aux autres sur base de différents critères (idée de guerre défensive ou celle de paix finale/définitive, ritualisation des processus amenant à la guerre ou à la paix, étude du vocabulaire utilisé pour évoquer le binôme guerre/paix, processus d'établissement des actes diplomatiques liés à la guerre et à la paix, etc.), ce qui permet de voir émerger des tendances générales, mais aussi des différences en fonction des cas étudiés. Enfin, sur le plan du dialogue franco-allemand, la forme même de l'ouvrage (une introduction en allemand, des conclusions en français, des art. dans les deux langues) ainsi que le fond (mise en dialogue récurrente au sein des art. entre les deux historiographies) attestent de cette volonté.

La première contribution (J.M. Moeglin, p. 51–82) prend la forme d'une véritable typologie des discours – cinq pour être exact – sur la paix et la guerre à l'époque de la Guerre de Cent Ans – le conflit en question se poursuit justement parce qu'Anglais et Français n'emploient pas le même discours. L'art. suivant (C. Reinle, p. 83–120) met en avant un autre fait : en Allemagne, à la fin du Moyen Âge, il n'y a pas lieu d'opposer guerre privée et guerre publique, l'empereur participant aux deux, voire les mêlant dans son action. Le texte remet ainsi en perspective des positions traditionnelles sur la Faide et la guerre royale, ce qui permet d'expliquer pourquoi les mesures contre la guerre privée furent largement inopérantes en Germanie. H. Carl (p. 121–138) embraye alors sur les paix territoriales (« Landfrieden »), dans l'Empire, en tant que système de défense collective regroupant plusieurs seigneurs et communautés au sein d'une même région, et ce afin de palier justement l'incapacité du pouvoir impérial à régler les conflits. Ces paix territoriales trouvent également leur place en Castille (M. Diago Hernando, p. 139–159) à travers des ligues régionales ou communales (« hermandades »), nées au moment d'une faiblesse du pouvoir royal entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle. Elles seront par la suite récupérées par la Couronne de Castille en tant qu'instruments policiers lorsque celle-ci aura, à nouveau, à assurer son pouvoir. S. Péquignot (p. 163–188) nous emmène ensuite en Aragon, à l'époque du violent conflit entre le roi Jean II et la cité de Barcelone, cette dernière cherchant l'intervention d'un prince étranger – castillan ou français – pour assurer une paix durable. L'intervention étrangère pour créer la paix est également privilégiée à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle par le recours au prince franc et duc d'Athènes, Gautier de Brienne, lequel tente – on le sait sans succès – d'imposer de faire cesser les Faides et ainsi d'assurer la paix générale dans la cité (C. Klapisch-Zuber, p. 189–197). Vient alors la question du vocabulaire propre au binôme guerre/paix, et ce par le biais de conflits d'ordre clairement privés autour de l'endettement à Paris, conflits privés qui, comme, dans le précédent art., ont un impact sur la paix de la cité (J. Claustre, p. 199–214). B. Schnerb (p. 215–264), pour sa part, étudie un tout autre lexique, celui des traits de capitulation de ville à l'époque de la campagne d'Henri V d'Angleterre en Normandie. Il met en lumière l'existence d'un véritable système de la reddition visant à préserver, dans une certaine mesure, les intérêts très différents des assiégés. Et puisqu'il est question de vocabulaire, on arrive bien entendu aux traités sur la guerre et la paix, et à leur lexique, particulièrement à travers les œuvres d'Eneas Silvius Piccolomini et de Jean Juvénal des Ursins (G.N., p. 267–314). L'articulation paix/guerre prend alors un sens inattendu à travers la contribution de J. Paviot (p. 315–327) où la paix, en France et par extension dans les pays chrétiens, devient la condition *sine qua non* à l'ouverture d'une autre guerre, la seule qui soit légitime dans l'Occident chrétien, la croisade. C'est également dans ce sens que l'on peut interpréter

la contribution de F. Collard (p. 343–356) dans laquelle le roi de France, Charles VIII en l’occurrence, use de l’argument du *rex pacificus* pour justifier ses guerres ou des actions qui pourraient déclencher des guerres : il assure la paix dans son royaume afin de mener d’autres conflits, en Italie notamment. Cette ambiguïté du rapport guerre/paix se retrouve également dans l’œuvre de George Chastelain (J. Devaux, p. 329–342), lequel exalte à la fois les qualités militaires des ducs de Bourgogne et de leur noblesse, et dans le même temps se fait le chantre d’une paix finale entre France et Bourgogne en laquelle il croit plus que tout.

En refermant ce volume, le lecteur a réellement le sentiment d’achever un opus important, qui poursuit sur bien des points les travaux engagés ces dernières années dans ce même champ de recherche, qui synthétise certains d’entre d’eux et qui livre, surtout, de nombreuses interprétations séduisantes promptes à susciter la réflexion chez tout bas-médiéviste intéressé par le politique au sens large.

Jonathan DUMONT

**Fifteenth-Century Studies**, t. 38, éd. Barbara I. GUSICK, Rochester–New York, Camden House, 2013 ; 1 vol., 283 p. ISSN : 0164-0933. Prix : € 50,00.

Ce 38<sup>e</sup> volume des *Fifteenth-century Studies*, sous la direction de B.I. Gusick, professeur émérite d’anglais à la Troy University (Dothan, Alabama), présente un ensemble de huit art. relativement hétérogène, si ce n’est les trois dernières contributions qui concernent toutes la mystique tardo-médiévale. En effet, dans la première, J. Njus (p. 123–151) s’intéresse à la figure de la mystique anglaise Marjorie Kempe et au sens de la dramatisation qui caractérisait son expérience mystique, n’hésitant pas à parler de pratiques théâtrales de la dévotion. Suit une contribution de S. Richtey (p. 153–174) sur les aspects émotionnels de la dévotion mystique et, plus particulièrement, sur le vocabulaire utilisé par certains mystiques (John Mombaer, Wessel Gansfort) pour traduire ces émotions, ce qui se rapproche, selon l’A., d’une sorte de neuroscience prémoderne. L’on passe alors au troisième art. de cette trilogie mystique, celui de P.R. Robins (p. 175–234), qui compare la manière dont le récit du procès de Jeanne d’Arc et le *Livre* de Marjorie Kempe identifient et caractérisent les voix divines entendues par les deux femmes. Le reste du volume est, nous le disions, plus hétérogène, mais non moins intéressant. B. Alakas (p. 1–19) évoque le *Werke for Housholders* du moine anglais Richard Withford, écrit en 1532, et qui, dans le contexte de la Réforme d’Henri VIII, présente une vision originale de la maison noble comme une sorte de communauté religieuse séculière. M. Dobozy (p. 21–39) se penche quant à elle sur deux textes, l’un d’un lansquenet allemand, l’autre d’un poète hongrois, relatant tous deux la bataille de Lippa (Lipova, en Roumanie) en novembre 1551 entre les coalisés impéριο-hongrois et les Turcs, les deux textes donnant de l’événement deux visions totalement différentes et romancées. A. Eichel (p. 41–63) compare ensuite deux traductions en anglais moderne de *Sire Gauvain et le chevalier Vert*, l’une de J.R.R. Tolkien (1980), l’autre de S. Armitage (2007), ainsi que les principes qui ont présidé à ces deux entreprises. R. Grasse (p. 65–96) analyse pour sa part un motif littéraire singulier de la littérature médiévale, celui de l’arbre desséché, que l’on retrouve d’ailleurs encore dans des romans contemporains. M. McLean propose, enfin, une édition et un commentaire très riche d’une pièce essentielle et jusqu’à ce jour inédite de la rencontre de 1473 entre le duc de Bourgogne Charles le Téméraire